Document generated on 04/23/2024 3:11 p.m.

Cap-aux-Diamants
La revue d'histoire du Québec

L'île d'Orléans : pays de traditions

Yves Laberge

Number 136, Winter 2019

URI: https://id.erudit.org/iderudit/90378ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)
1923-0923 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Laberge, Y. (2019). Review of [L'île d'Orléans : pays de traditions]. *Cap-aux-Diamants*, (136), 45–46.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

pays, l'auteur de ces lignes y ayant lui-même participé. Des cours sur la chanson ont été offerts dès les années 1980 dans les études littéraires par André Gaulin au Québec. Les auteurs relèvent le séminaire et le centre de recherche sur la chanson de Christian Marcadet à Paris qu'ils estiment aussi discret. Cela ne signifie pas pour autant que le sujet ne fut pas exploré. Les travaux sur la chanson sont nombreux et fréquent, mais témoignent d'un intérêt relativement limité pour la poésie vocale et la chanson au niveau universitaire. Il ne faut guère penser que les auteurs vont à eux seuls modifier le champ des études sur la chanson et le faire accéder à un statut à la fois littéraire et académique que les travaux des 40 dernières années ne lui auraient pas apportés.

Si les auteurs soulèvent le fait qu'ils avaient étudié auparavant le statut ambigu de ce qu'ils nomment « chanson populaire », ils posent de manière simpliste la référentialité du genre omettant d'avoir consulté nos travaux à cet égard. (Voir De Surmont 2010).

Les auteurs de l'ouvrage collectif ont choisi de s'intéresser à trois grands types de situations : la composition, la performance scénique et la communauté écoutante et chantante. Ces trois thèmes sont présents dans les trames de chaque article parcourant une période approximative de 1750 à nos jours. Le bilan historiographique nous a semblé faible. On ne signale pas les travaux de Serge Lacasse, par exemple, lorsqu'il s'agit de parler des techniques de l'enregistrement. La définition de l'objet aurait pu s'inspirer des travaux de l'IASPM et de nos récentes réflexions.

Daniel Fabre ouvre le numéro spécial par un texte portant sur les relations entre la chanson et la nostalgie avec un style fort littéraire, soigné. L'attention se porte sur Jean-Jacques Rousseau. Anne Monjaret et Michela Niccolai s'intéressent ensuite à l'univers sonore des couturières parisiennes, les midinettes ou les grisettes, qui allaient *faire dînette* à midi. Paris est résolument le décor central du répertoire de ces ouvrières, du moins tel qu'étudié dans l'article (voir p. 54-55). La contribution est rehaussée d'illustrations, essentiellement des cartes postales du début du XXe siècle. Le corpus de chansons couvre tout le XXe siècle. Ce répertoire décrit l'activité des midinettes fredonnant dans la rue ou sur le lieu de travail et constitue un certain reflet de la construction sociale de la féminité. Le chapitre suivant de Giordana Charuty est consacré à la correspondance entre Yvette Guilbert et le psychanalyste Sigmund Freud, une correspondance peu volumineuse mais qui a tout de même su inspirer l'auteure d'un article. Puis Patrick William s'intéresse à Django Reinhardt et à la chanson, notamment celle d'un Jean Sablon dont il souligne avec précisions et détails l'association avec l'apparition du microphone au milieu des années 1930.

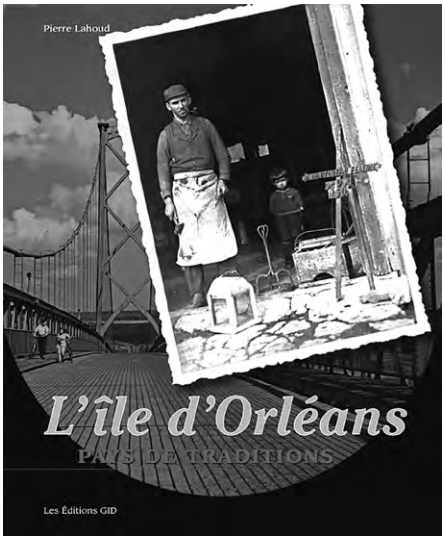
Une contribution originale porte sur l'invention de la scène ouverte en France. Elle touche davantage l'histoire de l'activité chansonnière folk à Paris autour de la colonie américaine en place que l'histoire de la chanson comme telle. Nicolas Adell et Julie Hyvert font aussi le tour de la tradition des chansons compagnonniques. À partir d'une ethnographie des chants compagnonniques, l'article cherche à en resituer la logique à l'intérieur du champ des coutumes des différentes sociétés de compagnonnage. La contribution de Daniel Fabre, intitulée « Rock des villes et rock des champs », rappelle la formule « voix des villes ». Fabre y esquisse des pages de son adolescence avec un style mi-biographique teinté de micro-histoire, donnant l'impression au lecteur d'entrer dans un récit dont la littérarité rend la lecture plus agréable. Quelques observations sociologiques sur la consommation de la chanson par les garçons et par les filles sont dignes d'intérêt.

Si l'ouvrage collectif ne présente guère de nouvelles voies d'analyses théoriques des objets-chansons, s'il ne renouvelle pas non plus la méthodologie, il n'en demeure pas moins qu'il présente une série d'études originales par des chercheurs peu connus dans le champ des études littéraires et musicologiques s'intéressant à la chanson. De nouveau, cela témoigne d'un fait certes avéré mais problématique, soit le cloisonnement des réseaux qui isolent d'excellents chercheurs des autres, donnant parfois l'impression que dans le circuit des musicologues et des littéraires sont souvent conviés les mêmes chercheurs au détriment de d'autres. Nous pensons notamment à Louis-Jean Calvet et Stéphane Hirschi pour n'en nommer que deux. La qualité de leurs travaux n'est évidemment pas un prétexte pour omettre de signaler au passage les dizaines d'auteurs qui s'intéressent à la chanson, ce que prouve cet ouvrage. Quant à savoir si les auteurs répondent à la question « Connaît-on la chanson ?», il semble que la problématique ne soit pas soulevée si fréquemment et que les tentatives de conceptualisation de la chanson comme telle sont lacunaires et auraient gagné à citer notamment nos deux ouvrages *Vers une théorie des objets-chansons* et *Chanson, son histoire et sa famille dans les dictionnaires de langue française*, tous deux publiés en 2010.

Jean-Nicolas De Surmont

Pierre Lahoud. *L'île d'Orléans : pays de traditions*. Québec, Les Éditions Gid, 2014, 207 p. (Coll. « 100 ans noir sur blanc », n° 41).

Comment vivait-on sur l'île d'Orléans avant la construction du pont? Plusieurs experts ont abordé cette question selon différentes approches. Déjà auteur de plusieurs beaux livres sur le patrimoine québécois, l'historien Pierre Lahoud a réuni 200 photographies anciennes et révélatrices de la vie quotidienne



sur l'île au tournant du XXe siècle, en insistant sur les maisons ancestrales, mais aussi en nous présentant dans le dernier chapitre des métiers, des activités ou des sites aujourd'hui disparus : on y redécouvre le travail du charron réparant la roue de bois d'une calèche (p. 37), le chantier maritime de Saint-Laurent (p. 132), ou même le traversier reliant la ville de Québec à Beaulieu, c'est-à-dire la pointe de Sainte-Pétronille, probablement durant les années 1920 (p. 156). Ce sujet n'est pas nouveau pour Pierre Lahoud, qui avait collaboré à la somme du professeur Michel Lessard, *L'île d'Orléans : aux sources du peuple québécois et de l'Amérique française* (Éditions de l'Homme, 1998).

Tout le premier chapitre porte sur l'érection du pont de l'île d'Orléans, qui fut « inauguré le 4 juillet 1935 et ouvert à la circulation le 6 juillet 1935 » (p. 15). On apprend qu'il s'agissait alors du « plus long pont suspendu du Canada » (p. 17), et qu'il se nommait au départ « Pont Taschereau », car les libéraux tenaient à ce qu'il porte le nom du premier ministre Louis-Alexandre Taschereau, qui non seulement était encore vivant, mais qui était toujours en fonction, et ce, depuis quinze ans (p. 15). Il en coûtait 50 sous de péage pour la traversée d'une automobile; les cultivateurs de l'île en étaient exemptés (p. 22).

Chacune des six municipalités de l'île d'Orléans a ici droit à son chapitre et la plupart des images datent d'environ une centaine d'années. La plus vieille photo de l'île d'Orléans daterait de 1858 et montre un écuyer devant sa maison de bois, à Saint-Pierre-de-l'Île-d'Orléans (p. 42). On peut aussi y observer des vacanciers se reposant devant la plage de Saint-Jean-de-l'Île-d'Orléans, au milieu du XXe siècle (p. 115), ou encore, situé au bord du fleuve, le majestueux Château Bel-Air — reconstruit deux fois et devenu plus tard le Manoir de l'Anse puis l'Auberge La Goéliche, à la suite de deux incendies dévastateurs (p. 152). On peut apprécier les clichés de plusieurs photographes éminents comme l'ethnologue Marius Barbeau (couverture et p. 79-80, 86-87, 172), le cinéaste Herménégilde Lavoie (p. 40), George A. Driscoll (p. 83, 163-165), Fred C. Würtele (p. 167), et même la photojournaliste new-yorkaise Lisa Moser, qui fit en 1950 un reportage mémorable sur le Canada pour le magazine *Vogue* (p. 98-99).

L'ensemble nous permet de découvrir ce que l'on pourrait appeler « une autre île d'Orléans », dont nous ne soupçonnions pas l'existence. On regrettera seulement que l'historien Pierre Lahoud n'ait pas tenté d'estimer la date de plusieurs photographies rassemblées ici. Néanmoins, ses commentaires et le choix des images rares nous ravissent, non seulement par leur qualité visuelle mais aussi pour leur indéniable valeur patrimoniale. Ce magnifique livre de Pierre Lahoud sur *L'île d'Orléans : pays de traditions* me semble indispensable pour les bibliothèques publiques et scolaires.

Yves Laberge

Jean Bouchard. *Jouets au Québec 1939-1969, la seconde parade*. Québec, Les Éditions GID, 2017, 189 p.

Lorsque j'ai posé les yeux pour la première fois sur ce livre, il tombait une magnifique petite neige sur la ville de Québec et nous étions à un mois, jour pour jour, de Noël. Quoi de plus magique en cette période de l'année que de se replonger dans des souvenirs d'enfance avec un livre sur les jouets.

Une fois de plus, Jean Bouchard nous présente certains des plus beaux spécimens de sa gigantesque collection de jouets anciens. Il nous dévoile ici des jouets des années 1940 à 1970 en plus de nous expliquer comment étaient fabriqués certains d'entre eux, où on pouvait se les procurer et comment on y jouait.

Il s'agit en fait d'une suite magnifique de son premier livre paru en 2014. Il faut croire que les enfants de cette période accordaient une grande partie de leurs temps libres aux jeux et aux loisirs. À cette époque, le moindre objet pouvait vite devenir l'excuse idéale pour des heures de plaisir entre amis.

Les jouets présentés dans cet ouvrage sont répertoriés en différentes catégories. Les transports, les peluches, les loisirs d'hiver, les métiers à tisser et les tricotins, les jeux de cowboys, les bonbons, les collants et les héros du futur ne sont que quelques exemples.